

Le Blasphème (ou la traîtrise du dictionnaire)

Véronique Bessens

A young woman questions herself on her faith and critically examines religion, language and the Western world. How can one reconcile one's own beliefs with the Catholic dogma and tradition, as well as the rigidity and the misogyny of the French language?

Quand ils sont venus me chercher, je n'ai rien dit, je n'ai pas bronché. Je les attendais. Je voulais qu'ils viennent, qu'ils m'enlèvent.

La voix des sœurs résonne dans la petite cathédrale de campagne. Seul rituel qui rythme leurs journées, la messe se déroule dans le calme. Elle regarde le Christ de fer torturé, suspendu au-dessus de l'autel par des câbles d'acier. Elle se met à genoux et récite en tempo avec les autres.

Je les attendais. Je savais déjà qu'ils me choisiraient. Des hommes de foi? Cela existe-t-il? Il n'y a pas d'hommes de foi, il n'y a que des hommes remplis de désirs... Je revois encore le vieux missionnaire qui s'entretenait avec mon père. Il disait qu'il ferait de moi une vraie Chrétienne... Une fille de Dieu, et instruite avec ça! Mon père ne chercha pas à revendiquer sa paternité. Il me laissa partir sans pleurer. Mais je n'ai pas eu peur des êtres en soutanes. Ce ne sont, après tout, que des hommes.

Puis, elle se lève et répète sagement: «*Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre...*». Les têtes grises se tournent pieusement vers le sol, leurs voix détonnent à l'unisson et emplissent la cathédrale. Sans réfléchir, elle augmente le ton, cherche à se détacher des autres, à se démarquer par sa prière. C'est alors que sœur Héléna lui tape doucement l'épaule, la rappelle gentiment à l'ordre. Toutes, ici, doivent croire à la même chose. Toutes, ici, sont ensemble la femme unique: un seul corps prosterné devant l'autel, une seule chair soumise — servante de Dieu.

Elle observe avec attention le regard éploré de la vierge. Elle aime sa tendresse, ses mains enveloppant l'enfant, le serrant contre sa poitrine bleu ciel. Si elle avait sculpté cette statue, elle lui aurait ajouté une couronne de fleurs, des lys peut-être, ou des orchidées. Comme la Vierge qu'on lui avait montrée en icône avant de partir de chez elle. Une Vierge-reine coiffée de roses, tenant un enfant dodu, couleur de pêche. Les yeux très bleus, presque transparents. Un lac de bonté figé dans le regard. C'est cette Vierge-aux-roses qui l'avait convaincue. C'est Elle

qui l'avait persuadée que les histoires racontées par les soutanes étaient vraies. Sans la Vierge, elle ne serait peut-être pas partie si facilement. Au fond, elle ne sait toujours pas comment utiliser ces prières. Elle voudrait y croire, s'y soumettre, mais elle n'y parvient pas tout à fait. Elles ne suffisent pas. Dans sa tête, la vierge, l'enfant Jésus et le Christ adulte font bon ménage avec la hyène ailée, les nymphes de la forêt et les sorciers de son propre culte, déjà infiniment riche en dieux, déesses et animaux hybrides en tout genre. Les pouvoirs magiques de Jésus sont moindres que ceux de Seppha, déesse-reine de la mer, qui est immortelle et n'a pas besoin de père pour la tirer du pétrin. Mais elle apprécie la grâce du fils de Dieu, la pâleur de sa peau qui éveille en elle un instinct maternel, la fragilité de ses traits, qui lui rappellent son petit frère malade, abandonné là-bas avec le reste de sa famille, et qu'elle ne verra sans doute plus.

Ainsi, chaque fois qu'ils répètent *«Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre...»*, tout bas, elle se plaît à réciter ses propres histoires:

Le ciel et la terre sont nés du cri d'une femme ulcérée. La brèche s'est déchirée, donnant vie à une nuée d'étoiles qui ont formé deux sphères creuses: une première de feu, et une seconde d'eau. Le vide qui resta, une fois les étoiles rassemblées, s'appela ciel. Puis, la sphère d'eau se mit à tourner autour de la sphère de feu, tentant de s'en rapprocher. Elle n'y parvint pas, mais le feu réchauffa le globe, et de petites îles de terre cuite émergèrent, çà et là, à la surface des eaux. Ainsi naquirent les continents et la course folle de la terre autour du soleil. C'est à cela que je crois.

Puis le prêtre se lève, dressé devant elle. Elle lève les yeux, fascinée. Il évite soigneusement son regard alors qu'elle cherche par tous les moyens à attirer son attention. Elle lui sourit. Aucune réaction. Il reste de marbre, aussi figé que les statues blanches qui protègent l'enceinte du cloître. Tenace, il poursuit la cérémonie sans se trahir. Sa voix grave ne tremble pas, son corps reste droit. Il lève l'hostie au-dessus de lui en récitant les prières nécessaires pour transformer la pastille blanche en corps ressuscité. Puis, les sœurs se lèvent pour former une file ordonnée devant l'autel. Elle se range avec les autres, heureuse de se retrouver enfin face à lui. Sans lever les yeux sur elle, il dépose la pastille blanche au creux de ses paumes. Puis, il lui offre la coupe de vin, murmurant *«Le sang du Christ»*. Elle ne comprend pas l'utilité de cette phrase, puisque le liquide vermeil est en fait une sorte d'alcool, mais elle lui tend son visage rayonnant, entrouvre légèrement la bouche et se mouille les lèvres. Il baisse les yeux. Elle aime voir son visage troublé, les yeux fuyants, mais avides, comme ceux d'un petit tigre affamé.

Agenouillée, elle prie à sa façon: elle murmure tout bas les comptines de Mama en se rappelant la voix rauque qui les berçait le soir:

*Les pieds dans l'eau, les yeux au ciel
Restez bien sages, mes enfants
Ne rêvez pas de vous pousser des ailes
Et vous serez comblés en grandissant*

*Les astres sont trop beaux
Pour pouvoir les décrocher
Restez bien sages, mes enfants
Ne cherchez pas à vous envoler
Les dieux de la terre
Sauront vous combler
Et la déesse de la mer
Vous retiendra les pieds*

*Petits, petits,
Vous tomberez de moins haut
Restez bien sages, mes enfants
Vous tomberez de moins haut
Et vous serez comblés en grandissant*

L'après-midi, elle lit l'Ancien Testament, friande des histoires qui mettent en scène des animaux, des conflits de famille, des descriptions colorées de divers châtimements, les uns aussi originaux que les autres en matière de cruauté, et puis les surprises que Dieu nous réserve; les cadeaux, les miracles, les buissons ardents (elle se méfie des buissons depuis qu'elle a lu les déboires de Moïse). Elle trouve que les auteurs ont de l'imagination. Ces contes ressemblent parfois à ceux que lui chantait sa grand-mère le matin, en faisant la cuisine. Les mésaventures d'Armilla, la prêtresse qui garde les nuages, une sorte de bergère toute-puissante, qui fait la pluie et le beau temps, pousse le soleil derrière la lune et éteint les étoiles trop brillantes; les péripéties de la hyène ailée; les histoires des nymphes ensorcelant les hommes qui s'aventurent dans la forêt...

Pour les prières, c'est autre chose. Elle ne comprend pas toujours les mots, se perd dans les incantations. Il faut tout apprendre par cœur, mais cela ne lui vient pas naturellement. Les prières ne comportent aucun personnage auquel elle pourrait se rattacher, aucune couleur, aucune odeur. Elle n'y découvre aucune sensation, seulement des mots qui se perdent, des phrases qui s'entrechoquent les unes contre les autres. Elle s'épuise. Dans ces moments-là, elle joue avec le dictionnaire qu'il lui a donné à son arrivée au couvent. Elle respire avec ivresse l'odeur des pages en les faisant glisser sous ses doigts. Le seul cadeau qu'il lui ait offert.

C'est aussi la seule chose qu'elle possède, et elle le garde précieusement, le protège en espérant qu'il reviendra l'aider, parler avec elle. Les premiers jours, il se penchait au-dessus de son épaule pour qu'ils lisent ensemble. D'abord, quelques passages de la Bible, puis le grand livre des mots pour trouver les définitions. Aujourd'hui, elle le feuillette avec amertume. Il ne vient presque plus la voir, ne s'assoit plus à ses côtés pour l'écouter lire. Il la laisse seule avec elle-même: «Vous pouvez vous débrouiller, maintenant. Vous savez vous servir du dictionnaire». Cette parole l'a atteint au creux du ventre, comme un coup de pied. Elle était pliée en deux. Puis, il est parti sans un mot, la laissant muette, se tenant les entrailles pour ne pas les déverser sur la pelouse soignée. Une douleur aigüe lui déchirant le crâne.

Le dictionnaire ne leur appartient donc plus. À présent, elle est seule propriétaire des mots, de leurs définitions étranges. Elle aime prendre le gros livre et le poser sur ses genoux, l'ouvrant au hasard. Elle tombe sur le mot «sororal». Elle lit la définition: «*Qui concerne la sœur, les sœurs*». Le mot la fascine, l'angoisse. Elle connaissait les mots «paternel», «maternel» et «fraternel», mais *sororal* la laisse perplexe.

Le lendemain, elle vient le rejoindre dans le jardin:

- Mon père, comme je suis sœur, pensez-vous pouvoir m'aimer d'un amour sororal?

Toujours ce rire doux et surpris de sa part. Elle le sent à la fois amusé et troublé. Elle aime avoir ce pouvoir sur lui — le réduire, pour une fois, à un état d'homme. Lui faire oublier la soutane noire et sévère qui l'éloigne du monde. Le *désoutaniser*. Elle cherche dans le grand livre — ce mot n'existe pas. Elle l'inscrit, au crayon sous «désosser». Elle voudrait écrire une définition, mais elle n'est pas encore très sûre de savoir comment l'on fait, pour «désoutaniser» un homme de Dieu. Elle trace donc un cercle autour du mot, pour le laisser en suspens, une bulle entre «désosser» et «désoxydant». Une bulle qu'elle garde au creux du ventre, qui vient se heurter contre ses hanches. Elle ne lui trouve pas de définition, mais pourtant, elle ne peut se défaire d'une image qui le représenterait: dans sa tête, elle peint une enluminure aux couleurs vives. Un homme nu, le corps tendu, nerveux, est emporté au ciel par des sœurs vêtues de gris et de rouge. En dessous de lui, une robe noire flotte dans le ciel comme un oiseau sans plumes.

Puis, elle lui pose des questions, cherche à élucider les mystères de certains rites. Il répond toujours de la même façon:

- C'est une tradition de l'Église, élaborée depuis longtemps! C'est ainsi que se font les choses.

- Mon père, je ne comprends pas cette tradition.

- La foi ne se questionne pas; elle se vit.

- Mon père, j'ai foi en vous.

- C'est en Dieu qu'il faut avoir foi, ma fille, c'est vers Lui qu'il faut se tourner.

Sœur Hélène nous a observés dans le jardin, je la sentais glisser le long

du mur, tendant l'oreille pour attraper au vol les mots que nous échangeons. Puis, elle est venue me trouver. Doucement, elle m'explique que je dois m'adapter: une fille de Dieu ne peut pas rester attachée à son pays natal, à ses propres idées. Ce sont les sœurs, désormais, qui constituent ma famille. Je lui demande si c'est cela, l'amour sororal, mais elle explique:

- Une fille de Dieu doit obéir, cela signifie qu'elle n'a plus de libre arbitre; elle ne choisit plus, tu comprends? Dieu choisit pour elle.

- Mais je crois à tout, ma sœur, à Marie comme à la prêtresse Armilla; à l'enfant Jésus comme à la hyène ailée qui surveille les plaines; aux anges de Dieu comme à Seppha, déesse-reine de la mer...

Elle me prend la main tendrement, me parle avec le ton à la fois doux et autoritaire d'une mère:

- Vous ne pouvez plus vous comporter de cette manière, mon enfant. Vous ne pouvez plus penser ainsi, c'est un blasphème...

- Que veut dire «blasphème», ma sœur?

Elle rit:

- Voyez cela dans votre dictionnaire! Et puis, laissez Dieu vous dicter vos pensées, désormais. C'est à Lui qu'il faut rendre des comptes; c'est Lui notre seul père, vous comprenez?

Sœur Hélène la laisse seule et perplexe. L'idée d'avoir un nouveau père alors qu'elle vient tout juste de se débarrasser du fardeau du premier l'angoisse. Sans compter qu'elle ne comprend pas pourquoi Seppha, Armilla, les nymphes de la forêt et tous les autres ne pourraient pas cohabiter avec la douce Marie, les chérubins, les apôtres, Adam, Ève et tous les dieux du culte des soutanes. Elle ne voit pas pourquoi il faudrait choisir... Comment savoir lesquels sont les plus puissants? Comment trier? Faut-il se prosterner devant le vieillard barbu des soutanes, ou celui-ci l'abandonnera-t-il comme l'Europe a laissé les voies ferrées et les routes pavées à moitié terminées en fuyant son pays, après avoir semé la désolation? Ces questions l'embarrassent. Elle sent une douleur aiguë à la base de sa nuque — une faille qui envahit son crâne, s'ouvre lentement, et la vide des dieux qui se battent, là-haut, pour la dominer. N'en pouvant plus, elle arrache son voile et empoigne le dictionnaire. Aveuglée par la douleur, les tympanes prêts à exploser, elle court vers la grille et fait sauter le verrou. Elle s'enfuit en courant, sans savoir où aller.

Fille de Dieu? Je ne serai fille de personne. Gardez vos pères, laissez-les dans les dieux. Il n'y a que moi qui me donnerai naissance. Je serai ma propre mère, ma propre fille, ma propre sœur.